

LE MENEESTREL

Où va la Musique ?

(Fin) (1)

DONC, à mon humble avis, impossible de dire ce que sera l'art de demain. Il se trouvera révélé par l'œuvre d'un musicien, lequel est peut-être en ce moment un enfant qui s'ignore, et qui, l'heure venue, entraînera toute une génération à sa suite, en commençant, bien entendu, non par les plus éduqués, encore moins par ceux qui ont des positions acquises à défendre, mais par des sensitifs, parfois médiocrement instruits, plus aptes cependant à vibrer à l'occasion de sensations neuves.

Tout ce que l'on peut dire, c'est qu'il est possible de prévoir, ici comme pour tous les arts, un certain rythme d'alternance. L'oscillation ou l'ondulation est une des lois même de la nature. A la musique sensuelle de Gounod, de Massenet et de sa descendance, a succédé l'art plus sévère, plus dépouillé, de Vincent d'Indy et de la Schola, puis celui, plus raffiné dans la sensibilité, de Fauré, de Debussy, de Ravel. Après quoi la musique, de sensuelle est devenue de plus en plus cérébrale, sous prétexte de retour à Bach. Mais à quel Bach, celui des *Aria* et des *Passions*, si rempli d'émotion, ou celui, plus mécanique, de certaines *Fugues* ou *Inventions*? Enfin, de dépouillement en dépouillement, l'on est tombé dans des formes musicales d'une grande sécheresse, dont l'intérêt était purement dans la construction et d'où l'émotion était rejetée comme un péché. Une certaine perversion a fait trouver plaisir à violer les lois naturelles de la tonalité. On a emprunté aux peuplades primitives leur goût pour les instruments à percussion. La musicalité proprement dite, le chant expressif surtout, ne sont plus à la mode. Peut-être cependant le public commence-t-il à se lasser de ces purs jeux de l'esprit, où le cœur n'a plus de part et où l'oreille elle-même finit par souffrir. Tels incidents récents, au concert, semblent le faire pressentir. Un retour à l'émotion, en passant par le pittoresque, est à prévoir... Mais qui oserait l'affirmer ?

C'est qu'en effet les conditions nouvelles au milieu desquelles le goût de la musique peut s'éveiller dans le public et faire éclore des vocations qui s'ignorent sont devenues, à notre époque, tellement différentes de ce qu'elles ont été au cours des générations précédentes qu'il apparaît comme encore plus difficile qu'autrefois de conjecturer ce que sera demain en se basant sur ce que fut hier.

Il est reconnu que le goût pour la musique, qu'il s'agisse du futur compositeur, du créateur, ou de l'auditeur fervent qui constituera le « public éclairé », s'éveille de très bonne heure. J'ai avancé un jour, avec certaines preuves à l'appui, qu'il y avait là une sorte de

prédestination naturelle, conditionnée par des dispositions anatomiques particulières du crâne et du cerveau, accordées aux uns, refusées aux autres, sans que la qualité de l'intelligence soit ici en cause...

Encore faut-il cependant que des circonstances soient fournies à l'enfant pour que ces dispositions puissent trouver leur emploi et cette vocation se réaliser. Il est clair qu'aucune idée musicale ne saurait naître chez qui n'aurait vraiment jamais entendu une note de musique, et Walther, dans les *Meistersinger*, se vante un peu quand il ne se reconnaît, comme initiateur, que le chant des oiseaux. Chez beaucoup, ces vocations se sont éveillées en entendant les chants d'église et l'orgue, d'autres plus naïvement en écoutant les musiques militaires. Oserait-on nier que ces sources de l'initiation musicale soient aujourd'hui chez nous en pleine décadence? Non certes pour leur valeur intrinsèque, mais parce que la musique religieuse ne se manifeste plus que dans les villes de quelque importance, que les offices sont d'ailleurs bien moins suivis qu'autrefois par la jeunesse, et que, par ailleurs, la musique militaire ne joue plus le même rôle qu'au temps de l'Orme du Mail dans la vie de la cité.

Quant au *folklore*, au fonds national de musique populaire, resté si riche et si vivant en Europe centrale et nordique, il y a longtemps qu'il a disparu de chez nous et que les conscrits, au retour de leurs garnisons, l'ont remplacé au village par les refrains de beuglants et les airs de dancing. Comparez le répertoire du chanteur populaire, du peintre en bâtiment par exemple, en France et en Tchécoslovaquie, en Roumanie, en Ukraine.

Dans les milieux bourgeois, quand j'étais jeune, il existait beaucoup de salons où l'on se réunissait souvent pour entendre de la musique et même pour en exécuter entre amateurs. Des maîtres comme Saint-Saëns et Massenet ne dédaignaient pas d'y venir accompagner ou diriger leurs œuvres, non pour une vaine recherche d'applaudissements acquis d'avance, mais bien réellement, comme l'un d'eux me le dit un jour, pour encourager le développement du goût de la musique. C'était là, en effet, une source non négligeable d'initiation.

Il y avait bien parfois, dans une pièce voisine, quelques vieilles gens qui faisaient de silencieuses parties de cartes, mais dont personne ne s'occupait. Aujourd'hui ceci a dévoré cela. Le bridge a tout envahi, hélas, et les salons musicaux n'existent plus que dans le souvenir.

*
**

Mais, dira-t-on, il y a par compensation le développement extraordinaire du phonographe et de la T. S. F... Hélas!

Oui, hélas!

Je partage entièrement, sur ce point, l'avis nettement formulé par Igor Strawinsky dans ses *Mémoires*. Les disques et la T. S. F., s'ils ont mis la musique — toute

(1) Voir le *Méneestrel* du 26 mars 1937.

musique — à la portée de tous et à toute heure, lui auront rendu, au fond, un bien mauvais service. La déformation qu'ils font subir aux sonorités est telle, l'équilibre des plans sonores s'y trouve si profondément modifié que pas un musicien véritable ne peut s'en contenter sans s'imposer un effort de reconstitution, d'adaptation provisoire à ces conditions si différentes de celles de la vraie musique. Il lui faut prendre son parti de cette dénaturation constante, comme on est obligé de le faire d'une traduction défectueuse. Les instruments à percussion, le piano, les harpes, les chanteurs surtout, prennent une place que n'a pas toujours voulue l'auteur. Le quatuor, trop souvent, passe au lointain. Telles auditions n'apparaissent que comme des caricatures de l'œuvre proposée. Imaginez le chant du printemps, de la *Walkyrie*, interprété sur un mirliton.

Le public, qui n'est pas capable de cet effort de reconstitution, et qui s'accommode fort bien de médiocres appareils de bazar à bas prix, prend ainsi l'habitude de sonorités frelatées, dont il se contente et qui faussent complètement son goût. Seuls sont à peu près sauvegardés les rythmes des danses, et aussi la voix des chanteurs, se détachant sur un frêle accompagnement, à la mode italienne d'autrefois. C'est sous cette forme, relevant d'une musicalité mineure, que la musique apparaît maintenant à la majeure partie du public, dans les générations nouvelles (1). Quelle initiation ! La facilité avec laquelle, en tournant un bouton ou une manivelle, on peut se procurer indéfiniment ce genre de distraction dispense de ce qui pourrait apporter un redressement à cette opinion, je veux dire la confrontation avec l'audition de vraie musique dans un bon théâtre lyrique ou un grand concert. La loi du moindre effort... et le goût de l'économie se rejoignent ici pour en détourner. En réalité, c'est le public qui s'adapte au phono, au haut-parleur rauque ou nasillard, et non le phono à la musique. La banalité des programmes offerts, du moins en France, vient parachever chez nous cette œuvre de démolition du sens musical. Au fond, ne sont-ce pas les disques attestant le goût le plus bas qui rencontrent le mieux la faveur du public ? Combien de disques vendus de *Sole mio*, de chansons de café-concert, d'airs de jazz-band pour combien du Prélude de *Tristan* ?

D'autres circonstances sont venues en même temps modifier le climat — pour employer le terme à la mode — dans lequel prend aujourd'hui naissance l'œuvre musicale, et lui imposer certaines orientations que n'ont pas eu à connaître nos prédécesseurs, par conséquent bouleverser les éléments d'un pronostic que l'on voudrait tenter de faire pour l'avenir.

Il y a d'abord le goût des nouvelles générations pour la vitesse, goût exclusif de la patience qu'exige l'audition attentive d'une œuvre entendue pour la première fois. Le public d'aujourd'hui n'est plus disposé à accepter, en fait de nouveautés, des morceaux de longue haleine comme en renferment les œuvres des grands classiques, à qui leur situation acquise, le fait d'avoir été souvent entendues et de ne recéler plus guère de secrets garantissent encore aujourd'hui une audience particulière dans certaines salles et dans certains lieux.

Le compositeur s'oriente donc vers des pièces brèves, tournant court assez vite, pittoresques, de structure très

(1) Il y a maintenant (1936) 30 millions d'appareils de T. S. F. aux Etats-Unis (sans parler des phonos) !

variée, fût-elle décousue, et qui n'imposent à l'auditeur que le minimum d'effort intellectuel. Au théâtre il faut des scènes rapides, des refrains insistants, une orchestration chatoyante, et surtout à peu de frais, car les directeurs, en mal d'économie, n'admettent qu'un nombre de plus en plus restreint d'exécutants. Ne commence-t-on pas à voir remplacer ceux-ci, dans la musique de scène, par des disques ? Pour les masses chorales, qui sont encore plus coûteuses, cela viendra un jour ou l'autre... Il faut aussi prévoir beaucoup de danses et de couplets à effet, en vue des morceaux « détachés » et des disques...

Reste enfin la question de l'éditeur. Au temps où les partitions pour piano et chant avaient une clientèle assurée, où les jeunes filles apprenaient à jouer du piano pour s'accompagner elles-mêmes ou pour accompagner ou faire danser leurs amies, les éditeurs réalisaient des bénéfices qui leur permettaient de graver certaines œuvres nouvelles, intéressantes, audacieuses, mais fatalement vouées à un succès modeste. Ils facilitaient ainsi grandement les débuts des jeunes musiciens, avec une toute petite chance de s'assurer leur clientèle pour l'avenir en cas de réussite. Heureux temps, où de telles partitions coûtaient, prix réel, 16 francs ! Aussi, beaucoup de ces éditeurs ont-ils longtemps joué (et jouent-ils encore) dans la musique un rôle bienfaisant de mécènes qu'il serait souverainement injuste de méconnaître. Combien de musiciens ne sont arrivés que grâce au soutien de leur éditeur !

Mais les temps sont bien changés.

L'élévation des prix de la gravure, du papier, du tirage, du brochage, sans parler des frais de copie d'orchestre, ont rendu l'édition musicale de plus en plus périlleuse. Les jeunes filles ont délaissé le piano et le chant. Les partitions d'œuvres lyriques ne trouvent plus d'acheteur, celles des œuvres symphoniques encore bien moins. Pour ces dernières, les Sociétés des Concerts, devenues trop nombreuses pour être toutes prospères, se refusent à payer même la location des parties d'orchestre pour les œuvres nouvelles. Dans ces conditions, le mécénat devient de l'héroïsme.

Le musicien capable d'écrire aujourd'hui une œuvre de musique pure et d'idéal élevé, une symphonie classique par exemple, a de grandes chances de la garder dans ses cartons et ne saurait être qu'un fils de famille fortuné ou un malheureux dépourvu du sens des réalités. Il y a des cas où, selon la formule de Degas, il vaudrait mieux décourager les beaux-arts.

En résumé, le goût du public pour la vraie musique allant en diminuant, la classe moyenne se contentant de plus en plus de la forme inférieure que représentent les disques et la T. S. F., l'impossibilité croissante, pour le musicien, de faire éditer ses œuvres et d'obtenir une place dans les programmes des concerts pour autre chose que pour des pièces brèves, s'attachant plus au pittoresque qu'au développement de vastes pensées, tout cela crée, pour l'avenir de la musique, en France, des conditions toutes nouvelles qui ne peuvent avoir qu'une grave influence sur son orientation. Si bien que, si je me posais à moi-même la question de savoir ce que sera la musique de demain, je crois qu'il me serait bien difficile d'y répondre, et que, hélas ! toutes les inquiétudes seraient permises.

Sans doute, l'art musical ne périra jamais. Mais il peut s'avilir...

RAOUL BRUNEL.